

*On ne peut pas vivre dans un monde où l'on croit que l'élégance  
exquise du plumage de la pintade est inutile.*  
*Jean Giono*

Je marche dans la ville comme si j'étais à la campagne. J'entame les rues en désirant fortement être dans un bois et je vois la plante minuscule qui fait partie du monde sauvage et qui, comme moi, se trouve dans ce milieu urbain. Je m'attendris en la voyant, j'ai même un peu de peine. Une tristesse secrète m'envahit comme ça. Je nous délivre d'une lanière de plastique transparent, celle que l'on trouve sur les sacs poubelle, qui s'était enroulée à l'entour de son cou, de mon cœur et de nos corps. Maintenant j'ai peur d'écrire, je sais que je vais entamer un sujet

important pour moi et je me dois d'être clair et aimant comme l'est la poésie de Bo Carpelan. C'est une poésie du vécu. Même s'il a enduré des sols humides en face de la mer grise, des armées de marins sans travail, des hivers sans chauffage, il y a de l'amour tout au long de ses pages.



Je veux tout, je veux écrire bien et exprimer à la perfection ce qui se passe dans ma tête et mon cœur. Les idées arrivent à toute allure et je reste les bras ballants. Je suis à Charleroi, dans ce lieu d'art qui s'appelle Le Vecteur. Hier Stéphane est parti, nous sommes restés trois jours pour faire de la musique et parler notre langue d'amis, donner un concert et faire une répétition ô combien créative. Nous n'avons quasiment rien ; un banjo, un lecteur cassette et moi qui fait la batterie avec ma bouche. Et moins nous

avons, plus nous faisons. Seul, ici, je dois me lancer dans des choses qui me font du bien, parler des herbes, des crapauds, de l'eau qui coule, de la paille et des bêtes qui s'y couchent dessus, ça m'aide à garder la joie du cœur. L'amour je ne peux pas vraiment en parler, je veux dire « l'amour d'une femme



C'est l'année dernière, au détour d'un chemin un marcheur m'a dit:

« ... en fait l'amour idéal ne se déclare pas ! L'amour, sitôt avoué s'affadit. Moi je pense que le véritable amour c'est cet amour secret qui nous consumera toute notre vie sans que nous n'ayons prononcé une seule fois le mot. L'amour que l'on emporte avec nous dans la tombe, là est le vrai amour ! »

Il ajouta aussi :

« Toute l'énergie créée par l'amour s'entasse à l'intérieur de nous et brûle notre cœur et notre être d'un feu que l'on ne peut éteindre. Si on l'exprime tout s'envole ! »

Le ciel s'ouvrait juste au dessus de nous.

« J'ai trop aimé dans ma vie, et pendant que j'aimais trop, j'ai compris que si je voulais aimer vraiment, il me fallait ne plus aimer jusqu'à ce que l'amour revienne au fond de moi et que je le garde ! Alors j'ai cessé d'aimer pendant cinq ans. »

J'ai répondu les yeux dans le soleil :

« Nous ne sommes que de passage sur cette terre, il faut que nous fassions ce qui nous plaît et nous fait du bien. Utiliser alors cette belle énergie humaine pour les autres, les herbes, les bois, l'amour ! L'amour en actes et en paroles. Si l'amour n'est pas avoué, doit-on rester seul toute sa vie ?

- Peut être. »

Il reprit :

« J'ai perdu ma femme il y a peu et jamais nous n'avons déclaré notre amour, même le jour du mariage !

- Une vie sans *je t'aime*.

- Une vie *je t'aime* !

- ...

- Nous sommes resté onze années ensemble et tout devenait plus clair dans la lumière sans paroles. Je me souviens une nuit de juillet mon cœur à été interrompu, sec ! Dans une chambre grise pleine de silence et de sa respiration je me suis réveillé. J'ai ouvert les yeux sur son visage de fleur et le docteur m'a dit « votre pouls d'homme s'est ajusté au pouls de votre femme. Les femmes et les hommes ont un pouls différent, bref, vous avez maintenant un pouls féminin ! »

L'homme écarta avec attention une touffe de folle avoine, passa sa main lentement et soudain ouvrit les doigts, puis les referma. .

Le vent

Toi le vent dans les arbres  
Tu nous donnes la joie du cœur  
Souffle, souffle!

Vent des plaines, vent des prés  
C'est en nous que l'on sent  
Ton petit travail secret

Ils ont des arbres fruitiers, mais ne ramassent pas les fruits.

Il y avait sur la route sèche, ça et là quelques belles prunes bordeaux, petits sacs de pulpe gorgés de soleil attendant les premiers coups de becs d'un merle ou d'une mésange bleue. L'arbre tendait haut ses bras mais le poids des fruits arquait les branches crépitantes.

Le soir venant, les cris des enfants se mêlaient au chant vif et heureux des hirondelles, d'autres fruits avaient rejoint le sol, une centaine en tout, et pas une main n'avait ressenti ce petit frisson poussé par la joie d'aller ramasser l'un de ces trésors, pas un enfant ni même un vieillard n'avaient porté à leurs bouches ces fruits délicieux, gratuits. Dans une odeur confite d'alcool et d'insectes, les coulures caramélisaient le bitume chaud.

Au fil de l'été c'est une boue rouge et noire dans laquelle les bonnes gens marchaient avec ignorance, ils se rendaient bon train chez le primeur du coin pour acheter des fruits.



Je regarde les passagers dans le train et je vois beaucoup de gens bloqués, tous des écrans, des téléphones, des écouteurs plein le visage. Je regarde le futur. On vit le futur et ça renforce ma solitude, une solitude qui s'enracine dans quelque chose. Ça me donne envie d'aller à l'inverse. Parcourir encore plus la montagne et la forêt. Dormir encore plus dehors. Bien parler avec amabilité, être gentil et attentif et ne jamais prononcer un mot ordurier. Aller vers une vraie révolution intérieure, celle qui se tourne vers le respect de tout ce qui vit.



Dans ce train je vois aussi des cabanes aux pieds des arbres dans une forêt. Toutes sont construites avec de la ficelle fortement serrée. C'est la vie, j'entends le bruit du soir, des pas bien appuyés, des craquements, des bruissements de feuilles au sol et

ce bruit me fait du bien. J'écoute, l'hiver approche et les arbres sont dénudés. Mais le ciel étoilé toujours me fait voyager en été, la saison du chant des crapauds. Je ne crois qu'au petit car ça se rapproche du secret et tout ça c'est proche de la naissance et de l'ouverture des yeux la première fois. Donc je ne pense pas, j'ouvre mes oreilles pour écouter.

Je tente d'écrire sur le chant des crapauds depuis bientôt dix ans et j'ai l'impression que je n'y arriverais jamais. C'est un petit pic de son fragile, plus petit qu'une goutte d'eau et qui traverse la nuit. Une sorte de fil au bout duquel est accrochée une bulle qui doit éclater.

Je demeurais assis respirant l'air chaud, le vent apportait l'odeur des fruits ; noisettes, figues, pêches, mûres, pommes. Il dit à la feuille la chanson de l'herbe folle, chanson du bord des routes et du creux des chemins.

Une nuit, quand les rêves sont troubles, quand les hommes s'assoupissent, elle m'est parvenue comme en secret, mes oreilles ont entendu un très léger bruissement de feuilles. Un tremblement s'est emparé de moi et me donna sur tout le corps une couleur sombre.

Une partie du ciel s'étoilait et j'entendis sa voix :  
« Ffffffffffffffffff ! Ffffffffffffffffff ! Blottit dans tes bras, la poule ».

Hier soir je me suis fait attaquer par des buissons, je passais près d'eux et ils m'ont balancé plein de brindilles et de poussière dans les yeux, le nez et la bouche. Alors j'ai couru dans les ruelles et les platanes m'ont bombardé de poil à gratter.



Dans toutes mes actions quotidiennes, surtout celles que j'aime le plus, je ressens une force qui me pousse à arrêter. Si je désire ardemment me mettre à écrire, immédiatement je vais m'apercevoir que la table sur laquelle je suis en train d'œuvrer est sale sur un coin, et l'idée me vient de couper mon travail pour nettoyer. S'écouter, écouter son cœur, il sait mieux que nous ce dont nous avons besoin. Cette voix intérieure qui me dit doucement « fais ceci », « arrête-toi à l'ombre de cet arbre vingt minutes », « repousse le nettoyage de la table, écrire est plus

important », si je l'écoutais à cent pour cent je sentirais la paix descendre en moi. Pourquoi est-ce si dur ?



Charleroi, sous ma fenêtre les prostitués viennent elles même se ravitailler en bière à l'épicerie, l'aiguille de leur talon en a marre.

Tout au fond de la ville, derrière l'autoroute, le terril. Il est là, il est né il y a peut être cent cinquante ans. Avant il était tout nu, tout noir, aujourd'hui il a une belle veste feuillue. Il n'a pas de visage, juste des lignes et du ciel. Ses journées sont faites de longues heures de silence jusqu'aux moto-cross qui viennent le griffer. Elles enlèvent une partie de la vie. Ici c'est le silence qui dit que c'est vivant, ce silence est composé d'une multitude de bruits. Toutes les couleurs mélangées entre elles donnent du blanc.

Tous ces bruits (sauf celui des motos qui n'arrive pas à s'ajuster à l'équilibre de la montagne) mélangés entre eux composent ce blanc sonore.

Mais à y bien regarder, à se camper un peu dessus, on y respire une chose étrange... C'est maintenant palpable, surtout à l'aube ou au déclin du jour ; la menace de la mort serre le cœur des arbres et s'attarde sur l'eau tranquille des flaques perpétuelles. La vieille fabrique abandonnée regorge de détritiques et d'excréments humains, là est la mort.

Juste derrière le mur de briques, apparaissent les feuillages du printemps, le vert tendre, les taillis secrets bouillonnants d'oiseaux qui, de leur bec, soulèvent la terre noire d'humus.

Une lumière de ciel sur la terre, à la surface de l'étang une brume haute et blanche soulève cette clarté propre aux nuits de septembre. Les bêtes, dans un léger bruissement sourd, s'avancent en direction de l'eau dormante. Sous leurs pas solides et appuyés, les grandes herbes s'entrouvrent dans un murmure de tiges et de feuilles argentées. Tremper son corps dans cette eau déjà bien froide pour la saison et régénérer cette force sauvage qui palpite dans la poitrine. Sous les arbres d'une grande forêt sans nom, le regard de l'animal, absolu et doux à la fois, fixe le silence nocturne à l'infini des bois.

## SAPÉE POUR BRUNCHER

La sensation d'être underdressed en arrivant chez des amis un dimanche midi vous est familière ? ça ne vous a pas échappé, le brunch possède désormais ses propres dresscodes. Alors le bon look c'est quoi ? Moins casual qu'un Friday wear, légèrement vintage, pas endimanché mais pas completely cool non plus, le curseur est un peu difficile à placer. Alors comment on fait ? On copie, pardi ! En piochant des idées sur Instagram, les prêtresses du genre : Camille Charrière, Jeanne Damas, Camille Rowe... Les pièces phares ? Des mocassins, le bon 501, le jumper fleuri assorti aux avocado toasts et au matcha latte... C'est officiel, le combo sweat de votre mec + legging en pilou est définitivement proscrit. Pour Jourdan Dunn, caméléon fashion, c'est pantalon wild et perf ajusté, un casual chic ou cropped top, ballerines. Le top british s'autorise aussi le red carpet sur talons vertiges, elle affirme son sex appeal sans vulgarité, sans être flashy ni loose.



La rumeur d'un soir d'hiver amène toujours des personnages étranges auprès de moi, je ne les appelle pas des rencontres mais des croisements.

Et si un amour naissait d'un de ces croisements ?

Je ressens une urgence à parler de l'avoine barbue, de la paspale, du réseau transparent de leurs silhouettes. J'éprouve de la douleur à la vue de la silène enflée ou de la véronique car je crains toujours un pied ou une tondeuse.

Maintenant est le moment, le moment est maintenant. Dans cette courte phrase se trouve l'essentiel de la vie : le présent. Hier s'est passé, demain ça n'existe pas.

Un de ces croisements fut l'arrivée d'une femme qui, une fois en face de moi, me dit :

« Plusieurs femmes m'attirent. L'une par son regard lumineux et ses yeux tombants, naturellement cernés de noir. On dirait une peinture pakistanaise. Ce détail déclenche en moi un chavirement. L'une par son corps de jument. L'autre par son élégance et la façon qu'elle a de s'exprimer. Une autre par sa voix, je ferme les yeux et sa voix rauque devient une matière palpable. »

Devant cette femme il m'a fallu du temps avant de rassembler au fond de moi les mots nécessaires pour m'exprimer.

Mais elle reprit :

« Mon quotidien doit venir alimenter mes convictions. À chaque instant mon vécu renforce ce que je pense au plus profond de moi ».

Seuls devant le canal, je lui proposais de s'asseoir.

« Merci, j'ai beaucoup marché aujourd'hui, je me repose cinq minutes et je file ».

Elle dit encore :

« J'ai aimé un homme mais il est parti avec une autre.

- J'ai toujours tourné la tête vers de belles personnes, hommes ou femmes ».

Elle ajouta :

« La beauté d'un être humain est comme une ossature. J'ai l'impression qu'une belle femme ou un bel homme n'ont besoin de personne. L'amour

d'une femme est-ce l'amour de soi ? Ne vaudrait il mieux pas l'amour de toutes les femmes ?

- L'amour, Eros ou Agapé ?

- L'amour d'un homme est pour moi l'amour de tous les hommes. Si j'aime un homme, il y a en lui tout ce que j'aime chez les hommes, il en est un condensé.

- L'amour d'une femme peut aussi prendre cette tournure. Elle peut parfois adopter un autre visage et venir attiser une soif de femme inétanchable ».

Nous nous sommes rapprochés tellement près l'un de l'autre que je pouvais sentir sur mes joues la chaleur qui sortait de son col. J'ai alors ouvert une petite boîte de bois que j'ai placée discrètement, entre nous et j'ai enfermé une infime partie de cette chaleur. Sur le couvercle j'ai écrit « *chaleur de corps 2014* ».

Le vent soufflait fort sur son stand de fruits secs et toutes les odeurs de figues, de pruneaux, d'abricots se sont mélangées pour nous donner un seul nectar sucré à manger au couteau.



Jamais encore je n'ai rencontré une personne qui dispose d'une telle force de persuasion. Au début j'ai eu l'impression d'être engloutie par sa vague de pensées et puis, ayant digéré tous ces sens et informations, je me suis sentie légère, ne flottant plus que sur un seul sens commun : vagabonder.

Un soir, mon grand père et moi discussions sur la terrasse à Lacanau

« La route n'est qu'une façon de vivre mais il n'y a pas de préparatifs particuliers pour s'y préparer. La seule dimension vitale est cette présence de la réalité. Du réel, du réel, du réel ! Du pied sur la terre ! »

Sortant ses chaussons, il dit encore :

« Tiens-toi loin des demi actions, des demi professions qui ne feront que te frustrer en te montrant de très loin ce que tu loupes, là, paf, maintenant ! ».



Toute la nuit, sans que personne ne le sache, la pluie s'était couchée sur le sol, si bien qu'un matin des nuées d'oiseaux se soulevèrent comme une naissance dans un grand bruit d'ailes et d'eau.

Les pieds dans ma bassine jeune, je regardais cette matière construite de million de plumes me dire ce qu'elle avait à me dire.

Les mouvements plus la lumière et les ombres composent ce langage sauvage qui ne se lit qu'avec le cœur. Il faut juste laisser entrer tout ça à l'intérieur de nous via les yeux. Il faut que ça aille tout de suite vers le bas, le mieux c'est les pieds. Si, d'entrée de jeu, ça remonte, il y a de grandes chances que se soit fichu, à moins que d'être très fort et savoir rediriger le flux vers le ventre en passant par le cœur. Ce grand langage mystérieux m'a dit :

« Tu es dans le juste ».



Robert Schuman, désirant l'indépendance totale de chacun de ses mains, s'exerçait sans relâche aux gammes difficiles en se nouant les doigts tantôt

l'index ficelé au majeur, tantôt l'auriculaire ficelé à l'annulaire ou encore le majeur ficelé à l'annulaire. De cette astreinte à fleurit une grande douleur. L'homme malheureux se trainait vers les champs mouillés des matins d'été :

« Si encore je m'étais esquiné la main pour une chose honorable ! sauver une femme d'un brigand, un animal d'un bourreau... Mais non, d'abord je me suis bloqué les ligaments et ensuite paralysé ma main ».

Ce matin j'ai pris mon crayon et j'ai écrit sur mon cahier en guise d'ouverture : Le mieux est l'ennemi du bien.



Le chemin devenait peu à peu gris, clairsemé de racines polies par des années de semelles, et s'enfonçait à l'orée des arbres vers le lit paisible

d'une rivière. De chaque côtés les berges étaient constellées d'empruntes d'animaux. Je devinais une vie nocturne animée. Les bêtes dans la faible lumière du ciel viennent s'abreuver. Les marques des sabots des biches, des sangliers, des jeunes faons, les griffes des blaireaux, des renards, des mésanges, des pies... formaient un manuscrit facile à lire sur le sol argileux. Tous ces mots avaient un sens commun : la joie. Alors, pour aller boire je me suis déchaussée, il ne fallait surtout pas souiller ces belles pages d'écriture avec mes crampons. Et c'était beau un pied d'humain incrusté dans le limon, ça venait compléter ce langage du monde.

Au sol, au milieu de l'alphabet, se trouvait une ribambelle de petits Y. Une vraie figure de géomancie ! En regardant de plus belle j'ay ai lu « La paix, le résultat constructif des forces instinctives », c'était ce que me disait cet oiseau., sûrement un chevêchette vu la taille du Y. Je sais aussi par un vieux berger qu'elles viennent boire ici.

Dans la nuit noire une effraie lança son cri vers la lune, un son illuminé d'un reflet pâle, un jaune de terre sèche chargé de lumière. Puis, une ombre en



forme de grosse pigne s'est déplacée sur la berge en tanguant de droite à gauche. Je savais que c'était elle. Le vol blanc et silencieux de la chouette au dessus de la forêt laissa une brûlure étouffée sur mon cœur. La vue de cette démarche maladroite sur l'argile entra en moi pour y déposer un infime voile de tristesse, propre aux choses libres et gratuites que nous offre la terre.

VIENS LÀ, MON PIGEON !

**LA SURVIE  
ET NON  
LA VIE**

Les lettres qui vont suivre ont été trouvées dans un carton rue des Cheminots à Charleroi, dans l'après midi du 10 mai 2016. Certaines sont anonymes, d'autres sans destinataires. Beaucoup d'entre elles ont subi de sérieux dommages due à l'humidité, au point de n'être plus que de petits fragments de papier et de phrases. Elles ont toutes ont été recopiées à l'identique (cela inclus les erreurs de tournures et les abréviations). L'intégralité de la boîte est ici présentée.

Charleroi,  
17 mars 2016

Cher A,

Tu vois je t'écris bien une lettre en papier, je tiens ma parole. C'est important pour moi que ce petit message soit physique et palpable et non numérique. Tu n'as sûrement pas encore reçu le colis que je t'ai envoyé il y a quelques jours. Je ne vais pas tuer le secret en t'écrivant ces quelques lignes mais il faut que tu saches que ce que tu verras au fond de la boîte n'est pas ce que tu attends. Tu te souviens sur le terril il y avait deux vieux canapés éventrés à l'orée des taillis ? Et bien, juste en face, alors que tu commençais déjà l'exploration de la vieille fabrique, se trouvait un sac poubelle pourtant bien visible. J'ai fureté par-ci, par là avec mon bâton et j'y ai trouvé une cassette audio. J'ignore pourquoi je ne t'en ai pas parlé, toujours est-il que je l'ai gardée dans mon sac jusqu'à jeudi dernier. Ce n'est pas l'envie qui me

manquait d'y prêter une oreille mais je désirais vraiment m'accorder du temps pour ça. Alors, mercredi j'avais la matinée devant moi et je l'ai écoutée. C'est une femme qui parle à une autre femme, une voyante en consultation. Tu vas l'écouter, sois bien attentif vers la minute huit car elle fait allusion à un homme, et cet homme, aussi fou que cela puisse paraître, tout me porte à croire que c'est toi.

Je m'arrête là, je ne dois pas t'en dire trop, mais fais attention aux gens de la maison en briques jaunes au milieu de la rue Navez.

H

Jeumont,  
21 mars 2016

Cher H,

J'ai voulu me ruer sur mon ordinateur et t'écrire pour que ça aille vite. Tu t'imagines bien dans quel état de nervosité ta lettre m'a laissée ? Surtout qu'elle est arrivée deux jours avant le paquet. Mais tu as raison, c'est important que ce dialogue figure sur papier.

L'homme dont il est question dans la cassette ne peut pas être moi car je ne me suis jamais retrouvé seul, en face de militaires cambodgiens. De plus, même si la ressemblance avec la harde de Vrigné est assez surprenante, j'en conviens, je n'ai jamais participé à une chasse à courre. Et je n'y participerai jamais ! C'est vrai que beaucoup de choses évoquées prêtent à confusion... Le terril par exemple, c'est bien le notre, celui de la Marcinelle ! Et pour

répondre à la question de cette dame (quelle voix !), je dirais plutôt qu'il serait intéressant de savoir s'il y a des écrivains belges qui se sont penchés dessus ? Y a-t-il un gars ou une fille qui, un jour, a décidé d'écrire sur cette petite montagne ? Est-ce que les pyramides d'Égypte sont plus grandes que lui ? Est-ce que le gamin en quad ne le regarde que comme un terrain de jeux ? On le sait, les terrils sont une construction humaine dont personne ne sentait la chaleur. Seuls, éparses dans la lumière diaphane et sans pitié. Et cent cinquante ans après, ils sont toujours là, tout argentés malgré le vert.

La Marcinelle, tu sais que je m'y rends régulièrement pour y déposer mes déchets organiques. Je ne supporte pas de mélanger une belle peau de banane vivante avec des boîtes plastiques, alors je récolte dans un pot toutes mes pelures d'oignons et le reste pour le disperser dans la nature. Une queue de radis a autant d'importance que le radis lui-même. Elle doit retourner dans la terre ! Ça me fait mal au cœur de voir toute ces ruptures de chaîne de la vie, tous les jours, partout. Le fruit est



né, et grâce à sa vie la notre peut rester en nous, et au lieu de jeter ses restes dans la terre, son enveloppe tombe au milieu des sparadraps et des boîtes de sodas. Tout sera broyé, détruit. Un potentiel de vie à qui l'on salue la possibilité d'agir.

Bien à toi,

A.

Charleroi,  
11 avril 2016

Cher A,

Je relisais ta lettre du 21 mars à laquelle je n'ai pas répondu et j'aime cette façon de voir la chose ; cette possibilité d'agir qui est « sabrée ». Cela me fait penser à ce que dit la femme de la cassette vers la fin de la face B (es-tu allé aussi loin ?), elle dit qu'un jour viendra où on mettra tout ce qui est vivant sur un même plan. Elle dit qu'il faut sortir de la centralisation de l'homme et qu'on enseignera aux enfants que l'homme a élevé et tué des bêtes en masse d'une manière inhumaine et que ces systèmes d'élevage seront considérés comme tout aussi horribles que Dachau. Juste avant que ça coupe, l'autre répond qu'on se demandera comment on a pu s'insurger contre les camps de concentration et en même temps tolérer des systèmes de mort et de

souffrance aux portes de nos villes. *Ils ont le sang de la même couleur que nous, ils ont le droit au soleil comme nous. On nous a donné la même chose à eux et à nous.*

H.

Kortrijk  
02 décembre 2009

Salut David,

C'est fou ce que j'apprends en ce moment, je bouge partout, je voyage à fond, j'ouvre les yeux, je vais aux concerts... Y a des moments comme ça dans la vie, faut les saisir et pas les lâcher ! Je vais revenir sur Liège dans trois semaines, tu seras là ? J'ai pour toi un disque de Tomuttontu, le gars complètement dingue qu'on a vu dans un appart, tu te souviens ? Pourquoi est-ce si dur de trouver tous ces artistes ? J'arrête pas de réfléchir à ça en ce moment. En fait je pense que le problème vient d'eux, les artistes. Quand je vais chez des gens, surtout des artistes, je regarde à chaque fois leur bibliothèque, leur discothèque, bref ce qui se mettent dans le crâne. Huit livres sur dix sont d'auteurs américains ou se réfèrent aux USA ou à la culture américaine, ça me rend folle ! J'en déduis donc que la racine de la création des artistes belges, français et je pense tous les autres, se trouve à quatre vingt pour cent

modelée, façonnée, influencée, construite sous l'influence d'un modèle américain. Donc la manière de penser, la vision des choses, de la vie, de l'art, de tout, en est imprégnée et par conséquent modelée et donc redirigée. T'as qu'à voir, rechercher ou rencontrer le travail d'un artiste croate, bulgare, estonien, belge même ! demande un véritable investissement, c'est pas simple. Il est plus facile de trouver des ouvrages qui se réfèrent à quelques chose des USA, ou qui parlent d'une personne américaine, ou d'auteurs américains ici ou en France ou ailleurs, dans les centres d'art, les librairies, les bibliothèques, les écoles, les particuliers et donc les artistes. La semaine dernière quand j'étais à Toulouse je me suis rendue à une présentation d'un ancien diplômé de l'école des beaux arts. C'était une lecture/performance sur un texte de Kim Gordon (tiens c'est bizarre !), il jouait sur une guitare préparée et le texte était diffusé. J'ai trouvé ça bof, mais après on est allé chez lui boire des coups. Un livre sur deux était d'auteur américain ! Ses disques, les groupes, tout, pareil, ses références ne viennent que de là bas. Il parlait de Rhys Chatham mais ne

connait pas Neu ! Chez lui le sommet de l'iceberg EST l'iceberg. Au fond de moi je pensais : Lui, artiste français, au travers de son travail, il doit forcément espérer trouver l'accueil d'un public ? Des gens réceptifs à ce qu'il fait ? Et voire même les toucher dans leur cœur ? Et pour certain, les atteindre au point que ça puisse également leur donner envie de créer ? (c'est pour moi le plus beau des retours sur mon travail, quand quelqu'un vient me voir et me dit que ça lui donne envie de créer... C'est fertile, y a quelque chose qui va germer, y a de la question, du grattage de tête, du battement de cœur !) Bref il doit bien espérer toucher des gens et peut être même, secrètement, « marquer l'histoire » car il estime son travail juste ? Mais comment vit-il son travail ? Quel regard porte t-il dessus ? Comment saisit-il sa vie en tant qu'artiste ?

Il est né en mille neuf cent quatre vingt cinq. Entre le jour de sa naissance et ses plus lointaines références, en France, son pays d'origine, en Europe, combien d'artistes, de musiciens, d'écrivains, de penseurs, de chorégraphes... se sont activés, ont façonnés l'art, ont changés l'histoire ? S'il les évite et

ne se réfugie que dans des modèles américains, alors, dans cette logique du déroulement des choses, lui aussi, faisant partie malgré tout de cette masse de créateurs français et européens, sera donc oublié ou mis de côté par les futurs artistes qui, comme lui, ne chercheront pas ce qu'il y a chez eux et n'auront comme référence que des artistes américains. Alors comment peut-il avoir espoir en son travail ? Pourquoi faire les choses ? Ce sont des générations et des générations d'artistes manipulées ! C'est une sorte de sabotage de la pensée à l'insu de leur plein gré :-). Pourquoi tout ce que l'on met dans son crâne et son cœur aurait la même origine !? Je ne sais pas si je suis assez claire, en tous cas j'en ai gros sur la patate. Et Tomuttontu c'est fantastique !

Je t'espère en bonne santé et en amour, je te donne une décharge électrique au travers de cette lettre.

Avec de la tendresse,

Mélissa

Liège  
Le 6 décembre 2009

Mélissa,

Merci pour ta lettre, ta décharge électrique et tes pensées actives.

Cette question du sabotage de la pensée via le formatage volontaire m'interpelle tout autant que toi par son absurdité et sa folie. Je pense qu'il trouve sa racine dans une hiérarchie instaurée très profondément dans les esprits et les idées par la culture du spectacle. Oui, le spectacle à gagné. Pour m'expliquer je vais prendre un exemple concret ; Le mois dernier il y avait un concert à Het-Bos, un chouette lieu à Anvers. Deux groupes, l'un italien, l'autre américain, les deux sont issus de la scène underground, en tournée, et aussi peu connu l'un que l'autre. Pourtant sur l'affiche le groupe américain était écrit en police 48 et cernée de noir, l'autre en police 36, un Arial classique sans effet. En elle-même



cette affiche dit : « Ce soir le groupe le plus important est le groupe US, le moins important est le groupe IT. Votre attention et votre être sont autorisés à se relaxer en ce qui concerne la première partie, par contre soyez là pour le plus important, à savoir le dernier groupe ».

En quoi est-il plus important que l'autre ?

J'y étais et j'ai discuté avec le gars qui filmait les concerts. Une espèce de vieux de la vieille, rockeur jusque dans les os, un peu crado, jean déchiré, t-shirt d'un groupe obscur et cheveux longs. En parlant il m'a dit qu'il avait filmé le premier groupe en qualité DVD et l'autre en qualité Blue Ray. Même là le caporalisme culturel s'applique ouvertement. Pourquoi n'a-t-il pas filmé les deux avec la même qualité ? En quoi l'un mérite une moins bonne résolution de film que l'autre ? Même au sein de la scène « indé » qui devrait, par son opposition à la culture de masse et du spectacle et de leurs outils, s'affranchir de tout dictat artistique, cette hiérarchie s'exécute et est intégrée et acceptée.

Je prends un autre exemple : C'est vrai que THE EX sont plus connus que OTTO, et alors ? Sur l'affiche OTTO est écrit en tout petit par rapport à THE EX. Est-ce que si OTTO était écrit aussi gros que THE EX cela troublerait la visibilité et la lecture de l'affiche et donc ramènerait moins de monde au concert ? Je ne le crois pas. Au moins que le programmateur ait eu peur de bousculer l'égo et la notoriété de THE EX ? Je ne le crois pas non plus.

Il me semble que le plus important dans une programmation est la « composition de la soirée », au même titre qu'une symphonie, par le déroulement et l'agencement des actes. Les groupes, leur musique, l'équilibre (ou déséquilibre) et les contrastes des propositions.

Je vois donc trois points dans cette hiérarchie : Le premier est la popularité, le second la provenance et le troisième la puissance de son.

J'ai souvent remarqué la hiérarchie de la puissance sonore. Le groupe ou l'artiste qui joue le plus calmement se retrouve toujours en premier, puis vient celui qui joue le plus fort. Cette vision des actes et cette manière de procéder, enseignées par la culture du spectacle, sont maintenant complètement intégrées par les salles, les lieux, gros ou petits, au même titre que dès qu'un groupe a fini de jouer, immédiatement le sonorisateur envoie un morceau de musique ! Pas le temps de digérer ce que l'on vient de vivre, pas le temps de faire le calme en silence.

Pourquoi ne pourrait-on pas mettre à la fin celui qui joue le moins fort ? D'où vient cette règle qui impose une gradation sonore ?

Ce dont je te parle nous amène à repenser les ordres de passage d'une programmation de concert, être à l'écoute et ne pas tomber dans le panneau de la loi du plus fort.

Taku Sugimoto peut parfaitement jouer après OVO, je dirais même que ça a plus de sens et de logique dans cet ordre : fureur → silence. Ou Klaus Schlutze

pourrait parfaitement jouer après Daft Punk mais plus vers quatre heures du matin.

Après un groupe américain, par l'enseignement de la culture du spectacle, est devenu plus attractif qu'un groupe italien (d'où la police plus grande). Et bingo ! le groupe italien jouait sur la sono alors que l'autre sur 3 Ampegs colossaux.

Ma chère Mélissa, tiens toi à l'écoute d'une écriture sensible, logique et contrastée.

Répond moi !

Embrassade,

David

Kortrijk  
09 décembre 2009

Salut David,

J'ai dévoré ta lettre, cette réflexion sur la hiérarchie dans la programmation musicale m'a ramenée en arrière, au mois de novembre, j'ai suivi trois groupe en tournée, je vais les appeler A, B et C. Ils jouaient toujours dans cet ordre, les A ouvraient, puis B, puis C qui proposent une énorme *tech-noise-industrielle*. A jouaient donc tout le temps tôt et j'en avais marre car cette position, au travers du public et de l'heure, influe sur leur musique. L'attention, l'écoute, le regard, toute cette énergie est reçue par le groupe, si les gens sont en écoute active, alors dès le départ il peut se passer quelque chose ! Mais là, A se trouvaient constamment dans les situations fragiles et ingrates du groupe qui joue en premier alors qu'ils sont capables d'une vraie furie vivante sur scène.

À la dernière date de la tournée, enfin A se sont retrouvé en dernier et tout a été différent. L'heure, le public, le contexte, les regards, l'attention, l'ambiance... Tout concourait au bon déroulement d'un acte musical puissant, et le concert a été foudroyant, alors que B, qui d'habitude s'en sortaient bien, ont tout raté cette fois-ci. C'était pas facile pour eux d'ouvrir le bal, les gens discutaient, buvaient, bref ils n'étaient pas concentrés et une fois encore, la culture du spectacle oblige souvent le groupe en premier à se trouver sous le joug de l'indifférence, le mot est un peu dur mais je le garde.

Y aurait beaucoup à dire sur le public et son regard quant au premier acte. C'est bien une « relaxation de l'être et de l'esprit » qui s'opère dans ce cas. Crois-tu qu'au temps de Louis XIV, lorsque l'orchestre venait donner une pièce, le public se fichait de l'ouverture ? Marin Marais était-il moins pris au sérieux que Lully ? Est-ce qu'à cette époque la proposition d'un acte musical était déjà soumise à une hiérarchie ? Si oui, y a-t-il une période de l'histoire où il n'y en a pas eu ? D'où cela vient-il ? Du maître et de l'élève ? Le

maître plus fort techniquement que son élève? Ou peut être est-ce un phénomène actuel de ces soixante dernières années? Phénomène renforcé et alimenté par internet, juge donnant son verdict à chaque seconde; nombre de clics, de vues, qui a acheté? Combien? Commentaires? Je me souviens l'an dernier d'un article sur le groupe CSS dans les Inrockuptibles, il commençait comme ça: «*Plus de 500 000 clics en un week-end*», tu me diras c'est les Inrocks... Mais des articles comme ça y en a des tonnes, et si ça se trouve y en a même dans la presse «*pointue*».

Tu vois David, je pense que tout ce dont nous parlons depuis le début ne forme qu'un tout et il n'y qu'en reprenant petit à petit les écrits ou \*

*\* La fin est manquante. Lettre trouvée en l'état puis recopiée.*

Mélissa à David

... une multitude de soubresauts espacés sur quarante huit heures et rien n'y a fait. Je pense qu'on entre dans l'ère du secret. Cela doit te paraître absurde ce que je te dis, à l'heure où le moindre mec qui part faire le tour de la Turquie en vélo, gère son blog, revient avec sept cent photos et vidéos et édite son carnet de voyage qui s'appellera un truc comme « *Carnets Ottomans* ». C'est dans les livres immensément...



Mélissa à David

... souvent il me semble formuler en moi une force et une qualité d'expression parfaite. Les sentiments et les idées sont là avec justesse et assurance. Je garde tout ça en moi en me disant que je recracherai tout sur le papier, mais il n'en ait rien. C'est même l'inverse qui s'opère, une combinaison de vide et de flemme.

Reprendre alors les grandes lignes qui m'ont tant inspirées et tenus en haleine devient moins captivant. Mais avec insistance, il se peut que la bûche s'enflamme à nouveau au contact des braises. Ainsi les retours auxquels...

Anonyme

A. Tu vas bien après tout ce froid ?

D'un coup je me retrouve là, dans ma chambre, seule, refroidie, avec une douleur de dos, après une petite récolte de noix. Et seul un sentiment d'amour peut guérir tout dedans. Je le cherche partout dans mes souvenirs de vie... Et tes yeux apparaissent et me surprennent. La mémoire qui permet de se fondre à l'intérieur un peu.

Merci

Anonyme

... j'entends une moto qui passe à grand bruit dans la rue, effrayant. Je me dis que quand elle est dans la campagne elle réveille les oiseaux et fait peur aux renards...

... le cœur agité de 1000 sentiments contradictoires. Sa marche n'était plus une promenade qui doit aboutir inévitablement au retour, le sentiment d'amour me remplit, l'envie d'aimer beaucoup, de revenir à ce temps où je me laissais aller dans les bras qui se présentaient sur ma route....

... je me dis que je suis une femme du passé qui arrive dans le futur. Dans la rue, les gares, partout j'interpelle mes voisins en leur posant cette question :  
« qu'est-ce que c'est que ces petits objets sur lesquels vous vous penchez ? »  
« C'est un téléphone ! »

Peyrepertuse, 22 mars

Valérie,

Je vois une falaise de roches arrondies, c'est un bandeau jaune entre le ciel et les arbres. Une buse perchée sur le piquet d'une barrière regarde le soleil. Cet animal semble chaud et doux, le vent s'engouffre dans son plumage et fait onduler un duvet blanc comme neige. Oui, c'est ici que je compte poser mes valises, même si Camille pars s'installer à Paris, c'est comme ça, on se séparera s'il le faut mais je ne peux pas suivre. J'aime trop cette région, et quand viendra le printemps, les fleurs s'ouvriront et les arbres retrouveront leur vert. C'est de là que me vient la joie. C'est dans cette réalité que je vois, là, paf ! maintenant et qui, finalement, vit et meurt, vit encore et meurt encore, vit toujours et meurt

toujours... Avec ou sans moi. Au temps où je travaillais avec ma sœur, il y avait toujours entre le fauteuil et le mur, une poupée liseuse. Elle tenait dans ses deux mains recollées un livre d'Andersen dont les pages étaient fluo dans le noir. Folle d'angoisse je jetais ma serviette dessus, pour les nuits où je marchais seule dans le salon. Et en ouvrant ma cantine j'ai retrouvé cette poupée au milieu d'une collection de figurines sans visages, juste des yeux. Immobile, assise, ses longs doigts m'ont regardé, moi qui restais les bras en l'air. Le livre a disparu, mais je me souviens des premiers mots de la page de gauche : *Au fil des ruisseaux*. Au fil des ruisseaux. Ici c'est au fil des ruisseaux. Les ruisseaux je les observe et je vois que tout ce qui tombe dedans s'en va pour toujours. Une fleur vogue de cailloux en cailloux, elle percute les roches de ses pétales ; elle les perd et s'en va.

Tu vois, chère Valérie, une vie frontale me fait du bien. Au contact des chevrettes je me sens, je me sens. Je suis là, j'ouvre la porte de la chèvrerie et les animaux sortent. Je crois qu'avant je cherchais et

c'est pour ça que ce que je trouvais avait trop besoin de moi et donc me bouffait.

Ici le silence est si grand que le son du craquement d'une branche ou de mes pas dans la boue (ça il y en a) trouve son espace. Je me dis alors que je dois contribuer à améliorer la société en me rendant utile, d'une utilité qui agit en secret, quand on ne le voit pas.

Regarde, une nana entre 15 et 45 ans qui n'a rien à faire dans les années 60. Soit elle ne fait rien et reste assise et regardant ce qu'il y a en face d'elle, soit elle joue avec ses doigts, soit elle lit, soit, soit, soit... Elle fait quelque chose, même d'ultra calme, lent ou silencieux. Même « rien » est quelque chose. Une nana entre 15 et 45 ans qui n'a rien à faire en 2013, elle ne lit pas car lire, en 2013, est du domaine de l'action, un choix, une volonté : Je veux lire. Ce n'est pas une distraction. Elle ne va pas jouer au jardin car ici, également, c'est du ressort de la volonté/action, c'est presque une véritable prise de position. Je crois qu'elle regarde un écran. Et c'est là qu'il y a une faille.

Le concentré de tous ces gens qui s'ennuyaient, de la préhistoire jusqu'à 2003, était malgré tout fertile. Fertile car toutes ses non-actions réunies entre elles venaient remplir une sorte d'océan de non-actions qui finissait par devenir matière. Cette même matière contribuait à une action universelle et donc concourait au bon déroulement de l'évolution.

Mais l'écran arrête le geste, coupe l'action et enlève souvent la pensée. Alors que même regarder une mouche voler est chargé d'une influence secrète. Et donc je veux absolument m'investir dans du solide, je suis une femme sur laquelle les éleveurs peuvent compter, je ne tombe pas. Si tu es douce, je suis douce. Je peux agir sur l'herbe ou dans les bois. Je contemple les clôtures et tire les fils vers moi pendant la nuit. Je suis contre les barbelés, les bandes électriques et tout ce qui blesse les animaux. Pourquoi doit-on toujours infliger une souffrance aux bêtes ?

Tu sais Valérie, c'est une longue lettre que je m'appête à t'envoyer. J'écrirai sur l'enveloppe « prends ton temps, seule dans ta chambre, pour lire

cette lettre ». J'ai en effet décidé il y a quelques temps, de t'écrire sur plusieurs jours, il me faut découper ce courrier en étapes.

La journée d'hier était absolument magnifique, nous sommes partis dans la forêt recouverte de neige douce et silencieuse. Tous les bruits s'en trouvent étouffés. Nicolas est une véritable machine à marcher, Lucie et moi trainions derrière avec le chien. Notre marche fut ponctuée de coupures nettes où, d'un commun accord, nous stoppions tous gestes, toutes respirations, tous mouvements de vêtements, pour se laisser engloutir par le silence pur RIEN. Le calme absolu, à couper le souffle. La neige ne tombait plus, pas de vent, cet instant fut historique par ce silence partagé et pour ce rappel de la puissance de la vie.

Nos pas nous ont amené sur un lac gelé où dix centimètres de glace nous séparaient de l'eau. J'éprouve une joie immense ici. Il n'y a pas besoin d'ajouter ou d'enlever quoi que ce soit. Tout se suffit à soit même. Dans cette précision naturelle tout est réel. Tout se passe de nous.



Debout sur le lac, au centre de l'étendue je pensais : « et si la glace se brisait ? ». Nous tomberions dans de l'eau à 1 °C, mort subite, tétanisés par les morsures du froid et les coups de la glace.

Salut Valérie, Allez, c'est la dernière étape. La neige est toujours là, elle est devenue glace. L'air est vif, vif, vif ! Tu viendras me voir, nous marcherons sur le lac, on fera in iglou. Je regarde ta tournée et je vois un mois de février complètement vide, viens ! Nous avons, toi et moi, cette chance d'être artistes et paysannes (paysannes ? c'est un mot qui ne nous va pas si bien en fait. Curieusement je ne me sens pas paysanne malgré ce choix radical qu'est ma vie au grand air) Bref, on se comprend ! Je me sens aussi artiste et ça me fait prendre au sérieux tous ces petits détails du quotidien, je pense qu'au final il n'y a pas (ou alors très, très peu) de problèmes véritablement importants dans nos vies à tous. Et cette vision nous nous offre une souplesse dans le temps. Le choix de ma condition de vie d'artiste comme déploiement de l'énergie intime au travers des chèvres, de la musique et du dessin. Je sais que tout ça est teinté de

romantisme, oui mais un romantisme assumé, celui de la dévotion à ce que j'aime, à une ligne directrice qui invite à l'affinement de mes disciplines ( comme les grecs de l'antiquité ) et à la joie. Ici je me sens utile car mes actions, dans cette vie dure et douce, respectent le vivant. La tendresse est revenue après quinze années ! J'ai trouvé une nouvelle piste d'animaux sauvages et une belle doublure de blouson.

Et ainsi, une jeune poète qui parle presque uniquement des herbes, des animaux et de l'art, est aussi une femme ! Valérie, je sais que tu sais. Oui, cette culture artistico-paysanne, jugée « bobo » par ceux qui nous jalouent, transforme radicalement l'individu qui vit cette culture, dans son rapport avec la réalité.

Un homme sort de l'obscurité  
Il est de taille moyenne.  
Il fait partie de la famille de la maison en face.  
Il a sur son vêtement des taches de terre  
Aux genoux des frottements d'herbe  
Il ne me voit pas dans l'entrebâillement de la porte cochère.  
Pourtant il s'arrête à mon niveau et son souffle m'éblouit

Je recule.  
Je vois sa main sortir d'un sac de toile.  
Maintenant son visage s'assombrit  
Et le pain qu'il mange semble être le pain d'il y a une semaine.  
La tête penchée, les mains jointes, je recule encore  
Mais la porte derrière moi est fermée.  
Alors la nuit s'engouffre comme on approche du sommeil  
L'attente de son départ amène ma pensée vers une lampe à  
pétrole.  
Dans un vase de verre trouble la flamme scintille  
Il reprend sa marche.  
Je suis toute raide.

Julie pour toujours

Anonyme

Je vais te répondre avec franchise, tu sais je me donne à tout ça, en fait c'est moi qui me le crée, parce qu'en fait il suffit juste que tu changes de prisme et que tu dises « en fait tout va bien ». Enfin, tout va bien... Non, on a nos problèmes, oui bien sur il ne faut pas nier les émotions, toi tu es en plein deuil... Évidemment qu'il y a des choses qui sont à travailler, mais en fait faut juste accueillir. C'est pour ça que je pense qu'il faut vraiment aller vers des gens qui nous ressemblent pas aussi, tu vois, là ça me fait beaucoup de bien, je me retrouve dans un lieu avec des gens super.

Après ça me gonfle, ça dépend comment c'est dit, quelqu'un qui m'aurait dit « lâche prise un peu », qui me l'aurait dit tout calmement... Mais bon ma copine infirmière que j'appelle et qui me dit « peut

être que tu somatise ? » bon, tu vois, dans ces moments là, dit comme ça, t'as pas du tout envie d'y penser, ça aide pas du tout, c'est juste tu sens que la nana te dit bon, en gros tu me casses les couilles donc ça te fait pas du tout avancer quand c'est comme ça, mais fondamentalement peut être qu'elle à raison, peut être que, effectivement, tout ça c'est par ce que ça me monte au cerveau, je lâche pas prise et que en fait je me sens pas libre.

La dernière fois je lui ai quand même dit, gentiment tu vois, je lui ai dit on prendra rendez-vous après ton atelier, parce que ça fait deux mois que, en gros, on se voit pas, on parle pas. Je lui dit moi j'en ai assez, par ce que la dernière fois on a eu un petit soucis, quand on arrivait pas trop à se retrouver physiquement, je lui ai dit de toute façon tu comptes sur moi pour que, comme d'habitude, j'amorce, j'analyse, je machin... je lui ai dit voilà, j'en ai marre de me battre, donc toi t'as pas l'air non plus de te préoccuper de ça donc voilà, on va continuer comme ça, à se voir un [ mots illisibles ] le matin, tu vois je suis restée dans le silence, je lui ai dit écoute, moi de toute façon je suis frustrée donc comme tu

comprends pas ce qui me fait plaisir et que dès qu'il y a un truc qui va pas, c'est moi. Bon ben... Donc là il a été quand même un peu penaud, je lui ai dit : écoute, on va pas analyser la situation avec des mots mais n'empêche que, quand même, depuis ma fausse couche [ mots illisibles ] pas la grande éclate et que oui peut être que ça vient de moi, mais je ne suis pas toute seule donc à un moment donné il faut un peut mettre les mots et tout ça... De toute façon le gros de la discussion je l'aurais pas maintenant. Je lui ai dit : tu t'occupes pas de toi, tu vois il a été malade, là il a hyper mal, ça fait des années qu'il est pas allé chez le dentiste, il a les dents toutes pourries donc ça lui retombe dessus. Enfin, tu vois, je lui ai dit, à un moment donné, la fuite en avant... On vit de ce que l'on fait. Moi j'ai envie d'avoir une discussion, mais c'est pas en une demi heure, j'ai envie d'avoir une vraie discussion avec lui mais le moment n'est pas encore arrivé. Pas une discussion pour remettre tout en question, mais une discussion pour lui dire : tu vois, moi, la vie dont je rêve c'est pas d'habiter dans un 50 mètres carré à Paris, à être archi stressée, c'est aussi de vivre à [mot illisible] mais c'est aussi [mots

illisibles] tu vois, je vois ce lieu là où je suis, c'est vraiment l'art populaire, l'éducation populaire pour tous, les activités gratuites, les expositions gratuites en échange de quelque chose, des gens qui cherchent d'autres façons de vivre, tu vois, plutôt que de chercher des subventions. Moi, je vois mes potes de Paris, ou mon pote d'Arles, y a pas longtemps, je lui parle de mon truc, je lui dit que j'ai trouvé une date pour le 17 mars. Il me dit, le 17 mars ? Mais tu vas réussir à monter ton spectacle sans prod pour le 17 mars ? Il ne me le disait pas méchamment, tu vois, pas en mode aigris ou quoi que ce soit, c'était, genre, une vrai question très sérieuse tu vois. Je lui dis ben, en même temps, j'ai pas d'argent, j'ai pas les [ mots illisibles ] qui vont m'aider à faire la mise en scène, je vais pas attendre d'avoir tout réuni, 20000 € sur mon compte, une association qui peut les déclarer, une subvention de bidule, une co-prod... Tout ça pour faire un truc, à un moment donné [ mots illisibles ] T'es entourée de gens qui font des projets en fonction d'appels à projets, de bidules, par ce qu'en fait on coure derrière une visibilité, une reconnaissance professionnelle qui passe par

l'argent ! Alors évidemment j'en ai besoin, je ne suis pas idéaliste non-plus à me dire je vais faire des trucs gratos partout, mais à un moment donné comment je continu à dire que je suis artiste en ne travaillant pas, en faisant rien, ça na pas de sens. Dans ces cas là, autant aller trimer dans n'importe quel boulot pour gagner la même chose ? Tu vois, être intermittent pour aller faire plein de trucs qui me plaisent pas juste pour chercher les 1500 € par mois d'intermittence, mais ça n'a aucun sens pour moi. Dans ces cas là je change de taf, je change de vie, je fais autre chose. Donc là je veux bien aller faire des conneries pour occuper mon intermittence, mais à côté de ça... tu vois le temps que je passe à glander chez moi, à me demander ce que je fous, à décrier que je sers à rien, j'attends mon mec, je suis frustrée, je vais passer ma vie à me prendre la tête ! Tu vois, tout ça sur ce ton là, je vais te dire : quand je vois des lieux comme ici, je dis à Julien que je vais venir plus souvent proposer des ateliers d'écriture, des ateliers de dessin, y a plein de gens qui sont intéressés. Mais faut pas attendre d'avoir une structure qui va payer, qui truc, qui muche, faisons



des trucs et après ça vient. Des choses qui bougent quoi !

En fait ça peut bouger, la vie n'est que mouvements donc ça peut bouger. Si t'attends, c'est comme si ne rien faire c'était attendre le moment où t'as toutes les conditions réunis. C'est comme toi : Est ce que je vais avoir une réponse pour l'enfant ? Est-ce que je vais rencontrer quelqu'un ? Est-ce que je vais changer de boulot ? Attendre d'avoir les astres nickels, assemblés dans une ligne droite et hop ! C'est bon, ça va tout se remettre dans les rails ! En fait y a jamais cet assemblage parfait, ça n'existe pas. Ça change tout, tu vois, d'être avec des gens qui ont une autre vision que toi, qui sont beaucoup plus détendus (alors chacun a, j'imagine, ses problèmes, ses questions et tout ça) Mais d'être juste au bon endroit, ben oui, je ne suis pas dans une résidence où on me paye 1300 € pour écrire une semaine. Tu vois, j'envoie pas 4000 dossiers dans l'année pour aller faire des résidences, tu vois ça peut être simple, on est pas obligé d'être tout le temps validé par des institutions, prout prout, Paris. J'en peux plus, Paris ça te met une compétitivité infernale. Alors qu'il y a

1000 autres façons de vivre. Et aussi parce que je suis entourée de gens qui sont aussi comme ça tu vois, donc c'est compliqué. Je t'assure, de bouger de région, je suis là... Là en ce moment je suis dans un lieu où il y a une dynamique, je rencontre des gens qui font des trucs, ils attendent pas d'avoir des subventions, des machins, des trucs, chacun fait son bonhomme de chemin, y a du collectif, y a encore des gens qui croient au collectif !

Bon, de toute façon je te réécris bientôt pour te donner des nouvelles de ma présentation publique. En tous cas merci, ça m'a presque mis les larmes aux yeux ton message... Que tu penses à moi dans ton truc, ça m'a fait super plaisir. Là je crois que je tiens un truc, je commence à y croire.

Je te remercie pour ton message.

Gros bisou et puis... Lâche prise ! :-)

V

Anonyme

Tu m'as fait mal, je t'ai fait mal, mais on mérite tous la paix.

Je sais que ce poème n'est pas de moi, mais il est tellement beau, je le connais tellement, je l'aime tellement, que je me le suis approprié. Là je te le donne, dis toi que ça vient vraiment de moi, de mon cœur et de mes mains. Tu penseras à Pamplémousse j'en suis sur. Moi aussi, il est toujours présent au fond de moi, tous les jours:

*De sa fourrure blonde et brune  
Sort un parfum si doux, qu'un soir  
J'en fus embaumé, pour l'avoir  
Caressée une fois, rien qu'une.*

*C'est l'esprit familier du lieu ;*

*Il juge, il préside, il inspire  
Toutes choses dans son empire ;  
Peut-être est-il fée, est-il dieu ?*

*Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime  
Tirés comme par un aimant  
Se retournent docilement  
Et que je regarde en moi-même*

*Je vois avec étonnement  
Le feu de ses prunelles pâles,  
Clairs fanaux, vivantes opales,  
Qui me contemplant fixement.*

Charles Baudelaire

Anonyme

... livre, on mérite tous la paix, et il n'est pas bon de se projeter ni de vivre avec des regrets. Alors si la chance ne remp...

Anonyme

Sur un bord de route juste à la sortie de L'Île-Bouchard. Tu sais, c'est l'été et j'adore cette lumière de fin d'après midi. Là une 205 s'arrête, au volant une jolie petite nana, elle me dit qu'elle va à Saumur, c'est complètement ma route, je monte. On parle de ce qu'elle fait, elle bosse dans une colo pour l'été, je lui explique que je suis à Grésillé, que j'ai un atelier. Au fond de moi j'espère qu'elle va finalement faire un crochet et me déposer direct. On fait la route toutes fenêtres ouvertes, et puis, là, elle me dit qu'elle me dépose. Trop bien ! Arrivé à Grésillé, je lui propose de venir se rafraîchir avant de repartir. On va à la maison, y avait d'autres résidents qui étaient là aussi, on discute, on boit, bref elle doit bouger. Je la raccompagne à sa voiture. Là, on voit une vieille maison abandonnée et, curieusement on décide

d'aller y faire un tour juste pour voir. On rentre, c'est tout poussiéreux, on monte un vieil escalier et on arrive dans un grenier. Je la trouve super jolie et puis cette ambiance la rend encore plus attirante. Elle se retourne et là on s'embrasse fougueusement. On redescend vers sa voiture et on se réembrasse. Elle me regarde avec des yeux qui pétillent et elle me dit « toi t'aime la vie, t'es vivant, t'es un poète ». Puis elle monte dans sa voiture et par la fenêtre je lui dit au revoir. Je ne connais pas son nom, elle ne connaît pas le mien. Elle démarre, et à cinquante mètres elle s'arrête, je cours vers elle, et par la fenêtre on s'embrasse encore, on se roule une grosse pelle et puis elle part pour de bon. C'était trop beau.

Gand, 12 mars 2007

Vincent,

Je m'excuse pour le temps pris, mais c'est pas facile de te répondre. Un mois c'est long, mais pas si long que ça pour le papier.

Alors oui, mais tu le sais sûrement déjà, j'ai rendu la maison, c'est fou, c'est vraiment une sensation étrange d'avoir comme un vide en face de soi. Dans un sens je peux tout, et dans l'autre j'ai peur. Cela fait quatorze ans qu'on se connaît et tu sais bien mon fonctionnement de vie. Parfois je me demande si ça changera. Tu connais l'île de Tromelin ? En 1761 une vingtaine d'esclaves malgaches sont restés bloqués sur cette minuscule île de l'Océan Indien.



Ils ont entretenu un feu pendant quinze ans interruption. Cette histoire me touche vraiment, elle me rappelle que j'ai cette confiance qui me colle à la peau. Je me laisse souvent partir dans des angoisses quant à mon corps et son devenir. Où va-t-il aller ? Quel avenir ? Et tout ça vient rompre cette confiance et ajouter un mal à un mal. Pourtant cette confiance reste une lumière dans ma vie, c'est ce feu entretenu perpétuellement. Je parle à Dieu tu sais, je prie. Oui, tout le monde blague dessus, et la tendance est plutôt à la ridiculisation du dieu des cathos mais je m'en fou. Moi, ce dieu je lui ai toujours parlé, depuis que je suis tout petit, et je sens bien sa présence dans ma vie. À force de pleurer j'ai les yeux rougis et cernés par une ombre, car tu sais que ça a été vraiment dur. Maintenant je ne veux plus donner un gramme de ma vie sur terre pour ces angoisses polluantes. Je dis, Seigneur j'ai cette confiance incrustée en moi depuis toujours. Je sens une guerre au fond de moi. Mon mal personnel s'active pour me l'enlever et me faire partir dans le doute et dans des planifications de vie. Donne-moi de te laisser grandir en moi, donne moi de ne pas dépenser mes forces

dans des inquiétudes. Aide-moi à utiliser cette énergie pour ma journée, pour les autres, pour la vie. Tu sais mieux que moi ce dont j'ai besoin. Ma vie, toute cette trajectoire dessinée, qu'est ce que ça veut dire ?

« Sans projet, sans habitude et sans regret », cette phrase écrite dans ta dernière lettre résonne encore dans mon cœur, sache-le. Là je l'écris dans un café sur une table de bois noir. C'est vrai qu'écrire dans les cafés c'est agréable. Une place pour ton corps. Le corps doit être quelque part, c'est obligé. Cette place aujourd'hui c'est le café de la rue Druelle. En face de moi il y a une femme en doudoune noire. En fait tous les clients sont vêtus de noir, il paraît qu'on paraît plus svelte en noir. Cela veut-il dire qu'ils sont tous en surpoids ?

Je dévie, cette lettre ne m'est pas facile à écrire, j'ai tendance à l'utiliser comme un journal alors qu'elle t'est destinée, Vincent. Ai-je répondu à ta question ? Tu me le diras, tu me raconteras aussi Barcelone. Ne m'en voulez pas de ne pas vous suivre mais garder ma langue est une chose très importante pour ma tête et mon cœur. Je ne vous ne vous jette pas la

Pierre mais nos longues discussions avec Sarah et Kevin vous ont, je pense, éclairées sur le pourquoi du comment ? Je ne souhaite pas me laisser guider par une destination plus chaude et moins chère parce qu'elle est plus chaude et moins chère. Je veux m'investir ici dans ce bled où tout ferme ou presque. Et oui, tout le monde me dit que je suis « plein de vie et d'idées », et bien je vais les donner à Ici. Ne puis-je pas offrir ce que j'ai, ou non, à offrir, à ce petit réseau de proximité ? Pourquoi y aurait-il des lieux qui mériteraient moins et d'autres plus ? C'est se donner beaucoup d'importance que d'estimer qu'une grande ville, plus qu'un petit village, serait plus propice à recevoir l'énergie créatrice que nous avons en nous. Comme si nous méritions le prestige. « Tu as tellement de choses en toi », peut-être, mais ces choses ne feront pas 1000 km pour fleurir.

Ça me fait penser au train, vingt minutes avant l'arrivée en gare, y a toujours un mec qui se lève pour aller pisser. Le bruit qu'il fait en se levant, l'animation produite par son déplacement dans le couloir provoque souvent chez les autres l'envie de ranger leurs tables et de rassembler leurs affaires. Et

là, c'est l'effet boule de neige et tout le monde s'y met. Bref, tu te retrouves avec vingt cinq couillons debouts, en rang d'oignon dans le couloir pendant un quart d'heure.

Anonyme

Elle sait tout, nous avons passé une nuit entière à parler de nous. Elle l'avait flairé bien avant de s'en apercevoir. Et nos derniers jours sont passés ainsi sans que rien n'eût jamais permis de découvrir la nostalgie de ce que j'appelle la liberté. Sur le sujet de l'enfant, je me suis toujours mal exprimé, j'aimerais pouvoir formuler ce sentiment de recul qui étire mon cœur quand nous en parlons. Mettre un enfant au monde, je ne peux pas en porter la responsabilité, c'est bien trop important. La création d'une nouvelle vie sur cette terre. Je ne me vois pas comme un bâtisseur et mes choix sont venus rompre notre harmonie. Elle m'a dit, plusieurs heures après notre dispute, que j'étais égoïste. C'est peut être vrai mais je me suis tout de même permis de lui dire qu'il vaut mieux ne pas avoir d'enfant par égoïsme qu'avoir un

enfant par égoïsme. Aussi optimiste je suis sur un renversement spirituel des hommes, je garde au fond de moi une réserve quant à la situation du monde. À quel point dramatique il se trouve. Là dans ce bistrot, maintenant presque tous les clients regardent leur téléphone bien qu'ils soient accompagnés. Leurs compagnons, également, regardent leur téléphone. Le veau d'or. Non je ne souhaite pas placer une vie nouvelle dans tout ça. Bientôt neuf milliards sur cette brave terre, j'estime avoir un rôle à jouer.

Sarah doit faire sa valise et refermer un lourd couvercle sur cette déchirure. Mais ça m'est impossible. Mon neveu est déjà sur cette terre et c'est lui que je prends pour mon enfant. Si on me demande si j'ai un enfant, je réponds oui, car je sais ce que c'est. C'est lui mon enfant. C'est à lui que je veux transmettre mon amour des bois, de la marche sur la plage et des nuits dehors.

Vincent Therer

Nandrin, 29 mai 2007

Pol,

J'ai fait comme tu m'as dit et tout s'est bien passé, à la perfection. Le levier à bien chauffé et les câbles sont maintenant tendus. Nancy me dit que ça devrait tenir au moins dix ans. Je le pense aussi. Merci vraiment.

Sinon tout va bien avec Sam, on bosse comme des fous, on écrit toute la journée et on se chauffe au bois. Il m'a parlé d'un feu entretenu pendant quinze ans sur une île. Dingue ! Des esclaves ont échoué sur une île perdue au milieu de l'océan vers 1761 et ont conservé un feu sans interruption. J'aimerais me confronter plus à la survie, à cet état

d'affranchissement. À l'école, je ne me souviens pas avoir abordé des thèmes comme celui là. Nos professeurs ne nous parlaient jamais du fait d'être aventuriers, heureux, blagueurs, farceurs ou même étonnés. Ils ne mettaient jamais en valeur ces qualités. Je me souviens que c'était même mal vu comme comportements. On ne m'a jamais parlé de me démerder dans une forêt, toutes ces choses je les ai apprises tout seul. Quand je marche je jubile de ma liberté pure et dure, palpable et tout, et tout, mais je me rêve un bel appartement avec une baignoire ! Pourtant, quand je me retrouve dans un appartement avec baignoire je ressens la puissance soporifique d'une vie bourgeoise. L'impact hyper fort des objets et du rythme de la vie dans nos corps et nos têtes. On devrait avoir régulièrement à l'école, des sorties « survie » où l'élève serait confronté à cette vie rustique. Il y aurait des initiations aux cabanes, aux plantes, aux arbres, aux bêtes... Je pense vraiment que le fait que ce sujet soit toujours évité, voir refusé catégoriquement, pousse les gens à entrevoir cette forme de vie et/ou de pensée comme de la fainéantise. Au même titre qu'un espace vert où il y a

des arbres, de l'herbe ou des buissons soit considéré comme inutile, « y a rien sur ce terrain ». Cette notion complètement faussée du RIEN entraîne les gens dans une folie destructrice ahurissante, ça devient même intolérable d'avoir un simple bosquet ou un champ. Il faut en faire quelque chose. Souvent ce quelque chose est un lotissement ou un parking... et là on est content, « ça sert enfin ! ». S'il y avait des pins, alors le lotissement s'appelle La Pinède. S'il y avait des chênes, La Chênaie. Les lotissements prennent toujours le nom de l'élément qu'ils remplacent, sûrement par culpabilité lointaine, une micro prise de conscience malgré tout.

Bon, sinon j'ai allumé une énorme bougie d'église, ça brûle trois mois non-stop. Je la vois tous les jours se consumer silencieusement dans sa lumière. Il n'est vraiment pas facile d'offrir un bisou à une main posée sur l'épaule d'un autre, tu sais. Au moment de la soirée venait la tendre pénombre et je l'ai vue belle, belle, belle, Paola. Elle m'a confirmé qu'elle était bien sicilienne et non italienne. Tu le voyais sûrement, sous l'abat-jour de ta lampe de salon elle



tournait les pages d'un livre. Je regardais ses mains, mais il n'y avait pas ses mains, que ses petits doigts qui danser sur les pages, et moi qui me frottais les joues. Je garde cette brûlante sensation de sa peau que je n'ai même pas effleurée. Et c'est là que je l'ai aimé. Mais ça tu le sais.

Je te le dis, viens me revoir, ta compagnie me fait tant de bien. Donne-moi l'adresse de Paola. Ne peux-tu pas réorganiser un week-end tous ensemble ?

Merci à toi,

Vincent

Lisbonne, 10 février 2016

Pol,

Je m'empresse de t'écrire car je viens d'assister à une scène complètement folle qui t'aurait faite pleurer (ce fut le cas pour moi). Je suis à Lisbonne, le temps fait des siennes depuis quelques jours et je profite d'une éclaircie pour m'installer à une terrasse. J'attends le garçon pour la commande. Dans ce petit temps je regarde une guêpe sur le bord du cendrier, elle a l'air de se reposer d'un long voyage. Elle tournicote sur le rebord et puis fait machine arrière. Le mec arrive, prend ma commande, passe un coup de chiffon sur ma table, prend le cendar pour le vider et voit la guêpe. Tu sais dans la chanson de Keny Arkana où elle dit « on banalise l'horreur » ? et

bien voilà l'exemple parfait. Je te raconte ce que j'ai vu.

Le mec prend un mouchoir, tue la guêpe, vide le cendrier par terre (les mégots, les papiers de sucre, les cendres, tout), et jette la guêpe à la poubelle. Et ça, hyper normal, tout va bien. J'étais horrifié. La vie on la tue et on la fou à la poubelle. La merde on la jette sur la terre.

C'est l'inverse qui aurait du se produire, aider la vie à s'envoler et jeter les ordures à la poubelle. Cette guêpe était vivante.

J'en peux plus d'assister quotidiennement à de telles horreurs, c'est tellement intégré dans la vie des gens qu'il n'y a plus de réaction.

J'étais perplexe, je m'en veux tellement d'avoir réagi trop tard. Je lui ai demandé s'il parlait anglais ou français, mais non. Je voulais lui demander pourquoi? Je suis, maintenant, hanté par cette scène, je suis horrifié. Quelle tristesse, c'est le cœur des hommes qui change. Toute cette vie de machines modernes. Peu à peu tout ça, ça remplace le cœur. Le garçon de café (la cinquantaine) , pour lui, pour la plupart des gens, c'est normal.

Je suis parti dans la rue en disant au fond de mon cœur, Dieu t'es là !? Donne nous de te laisser grandir en nous. Donne-nous la joie de ta rencontre. Donne nous la paix du cœur, viens vite en urgence combler le vide de tous ces cœurs. Un vide intersidéral que même les tablettes et toutes ces maisons que l'on construit ne peuvent venir combler. Désolé d'écrire mal, je vais vite, j'en ai tellement sur le cœur que si je ne me dépêche pas, ça va partir.

Un grand espace libre et sauvage (forêts, champs, herbes, buissons, prairies) se retrouve petit à petit entouré de prisons. On en construit tellement qu'il ne reste plus qu'un dès à coudre de cet espace de liberté. On a construit tellement de prisons les une collées aux autres qu'on se pose la question : Est-ce que ce dès à coudre est encore un espace libre ?

Oui, car il est encore insoumis et sous le contrôle d'aucune loi, ni aucune puissance.

D'où vient l'envie de construire tant ?

Qu'y a-t-il de si important dans les maisons pour qu'on en soit arrivé là ?

Ici des maisons nouvelles partout, à perte de vue. Des pavillons rose papier cul à l'infini. Des centres de villages morts. Des étables en ruines entourées de pavillons. Comme à Martillac, Villenave d'Ornon, Pessac, Labège, Coulomier.

Je reviens dans deux mois, je reste encore pour m'occuper de Valérie. Le restaurant marche pas trop mal et le club aussi. Le dernier concert était magistral ! Die Selektion, techno allemande, froide avec une trompette.

Tu embrasse Mathilde et Joaquim pour moi.

Stéphane

Anonyme

Donner un nom anglais à un groupe de musique, une exposition, un livre, un film, un slogan, une structure, un projet social, une association, un site internet, un lieu culturel, un centre d'art, une salle de concert, vient comme valider une certaine qualité. « Je suis du bon côté ».

Exemples :

01 : L'artiste Julien Lagrange présente *Sunlight deserves your attention*, une installation à la galerie Ivana Van Effenaar.

02 : ... nous avons donc décidé de mettre en place le projet *Creative Network Bookstore* pour défendre les intérêts de...

03 : *Across green and white* de Sophie Ayrolla et Mariana Popescu. Un film documentaire tranchant et abrasif sur les différents modes de transports en commun dans la Roumanie actuelle.

04 : Concert, vendredi 18 jan, 20h30 avec *The Divims* (Toulouse) + *Hey You Idiot !* (Paris) + *Scum* (Bremen, Germany).

05 : L'association J.O.W (*Jump Over the World*) attache une attention particulière aux liens sociaux tissés au travers des activités sportives extra scolaires.

06 : Michel Lespinasse signe *Shepherds* aux éditions Fayard. Un essai bouleversant sur les conditions de vie dans les camps de réfugié du nord de l'Europe..

07 : Le *Stand Up* est une salle de concert SMAC ayant pour mission la promotion de la scène locale.

Anonyme

Quand je suis entré dans la cuisine et que je t'ai vu  
assise là, à manger des pâtes, je t'ai trouvée belle et je  
t'ai aimé.



Julien,

On va y arriver, c'est moi qui te le dis ! Toujours plus bas, le ciel ici va nous écraser. J'ai dormi avec mes neveux, le grand et le petit (que j'appelle Petit Ronchon). Au réveil je pense directement à mon café, une bonne tasse bien chaude que la sœur me prépare. Les deux loustics sont déjà réveillés, je ne sais pas comment ils font, ils sont à la fois du soir et du matin. Ça s'endort à minuit et demi et ça se réveille à sept, je te laisse imaginer la tête des parents. Tout est là, le pain grillé et le café. Les petits partent à l'école et je reste avec la sœur qui se prépare pour l'atelier. Elle cuisine un tas de bouchées et croquettes pour des équipes de gars qui bossent dans des boîtes. À midi ils crèvent la dalle et c'est là qu'elle entre en scène. Elle te les assomme à grand coups de salades de pois chiches et de brochettes de saumon persillade.

Je te le dis, on mérite tous la paix. C'est pas bon de se projeter tout le temps. C'est pas bon de vivre avec des regrets qui te bouffe le crâne.

**PAGES  
NOIRES**